

TRAVAUX DU « CENTRE DE RECHERCHE  
SUR L'ESPAGNE DES XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> SIÈCLES »

(C.R.E.S. - U.R.A. 1242)

Directeur : Augustin REDONDO

VIII

---

Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III

# LA PEUR DE LA MORT EN ESPAGNE AU SIÈCLE D'OR.

## Littérature et iconographie

(Analyse de quelques exemples)

Table ronde organisée au Collège d'Espagne  
avec la collaboration de l'équipe « Littérature Espagnole du Siècle d'Or »  
de l'Université de Toulouse II (LESO - URA 1050) - PARIS, 29 mai 1992

Etudes réunies et présentées par

Augustin REDONDO

PUBLICATIONS DE LA SORBONNE  
PRESSES DE LA SORBONNE NOUVELLE

1993

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction, par Augustin Redondo . . . . .	5
<i>Un « tránsito espantoso » : la peur de l'agonie dans les préparations à la mort et les sermons espagnols des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles</i> , par Anne MILHOU-ROUDIE . . . . .	9
<i>La « meditatio mortis » et la préparation à la mort dans l'œuvre de J.L. Palmireno</i> , par André GALLEGO . . . . .	17
<i>Le squelette et le cadavre : aspects iconographiques de la peur de la mort en Espagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles</i> , par Pierre CIVIL . . . . .	33
<i>Iconographie et littérature : Saint Jérôme et la peur de la mort au tournant du XVI<sup>e</sup> siècle, à Tolède</i> , par Isabelle DARVES-BORNOZ . . . . .	53
Discussion, par Line AMSELEM et François GÉAL . . . . .	65
<i>Les fictions de la mort ou le prix de la légitimité du discours dans le « Livre de la Vie » de Thérèse d'Avila</i> , par Dominique DE COURCELLES . . . . .	69
<i>Algunas notas sobre espectros y aparecidos en la literatura del Siglo de Oro</i> , par José Enrique LAPLANA GIL . . . . .	81
<i>La escenificación del miedo a la muerte en dos farsas de Diego Sánchez de Badajoz : la « Farsa Theological » y la « Farsa de la muerte »</i> , par Françoise CAZAL . . . . .	99
<i>La peur de la mort dans le « Criticón » de Gracián</i> , par Robert JAMMES et Marc VITSE . . . . .	113
Discussion, par Elena MAREY-SEMPER et Christine MARGUET . . . . .	123
Index . . . . .	127

## INTRODUCTION

Nous sommes souvent envahis par des images de mort que diffusent les médias, mais il s'agit-là d'une mort immédiate, violente, souvent irréaliste, fréquemment extra-ordinaire. Les tendances profondes de nos sociétés conduisent au contraire à masquer la mort, à l'aseptiser, à la rejeter en quelque sorte, comme si c'était une obscénité dont il ne fallait pas parler. Singulière façon de se débarrasser apparemment d'une angoisse profondément ancrée dans l'être humain face à l'ultime et inéluctable échéance.

Les sociétés d'Ancien Régime, à l'inverse, ont vécu avec une présence quasi constante de la mort, peut-être parce que la violence partout présente et difficilement jugulée la transformait en une réalité tangible et quotidienne, peut-être aussi parce que parler d'elle était une façon de dominer l'angoisse de la fin dernière<sup>1</sup>. Dans ces sociétés, fortement marquées par l'impact du christianisme et, pour ce qui est de l'Espagne, par l'emprise du catholicisme, pour qui la vie ne correspondait qu'à une brève figuration dans le théâtre du monde, avoir présent à l'esprit l'idée de sa propre mort permettait de se préparer à bien mourir et à faire son salut. D'où cette « familiarité avec la mort » dont ont parlé les historiens, cette abondante littérature de *contemptus mundi* et de *ars moriendi*, ainsi que ces représentations de squelettes et de cadavres qu'entraînent les danses macabres ou que mettent en scène les peintures du *desengaño*.

---

1. Cf. les travaux classiques de Philippe ARIÈS, *L'homme devant la mort* (Paris : Seuil, 1977) ; Pierre CHAUNU, *La mort à Paris (xvf, xvif et xviii siècles)* (Paris : Fayard, 1978) ; Michel VOVELLE, *Mourir autrefois. Attitudes collectives devant la mort aux xvif et xviii siècles* (Paris : Gallimard-Julliard, 1974, col. « Archives ») ; Id., *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours* (Paris : Gallimard, 1983, col. « Bibliothèque des Histoires »), etc. Cf. aussi : *La mort à vivre* (Paris : Autrement, 1987).

Or, peu de travaux existent sur ces points dans le domaine hispanique, notamment pour les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>2</sup>. Aussi, comme prolongement de ses investigations sur le corps<sup>3</sup> et comme suite à une précédente rencontre toulousaine sur le thème de la peur<sup>4</sup>, le « Centre de Recherche sur l'Espagne des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles » (C.R.E.S.-U.R.A. 1242 du C.N.R.S.) a programmé, en collaboration avec l'U.R.A. 1050 de Toulouse (« Littérature espagnole du Siècle d'Or » — L.E.S.O.), une journée d'étude, qui s'est déroulée à Paris, au Collège d'Espagne, le 29 mai 1992, et qui a porté sur *La peur de la mort en Espagne au Siècle d'Or : littérature et iconographie (analyse de quelques exemples)*. Ce sont les Actes de cette rencontre (les discussions eurent lieu par demi-journée) qui paraissent maintenant.

Il s'agissait moins de s'interroger sur l'essence de cette peur<sup>5</sup> que sur ses manifestations en l'appréhendant à travers quelques textes et documents iconographiques particulièrement significatifs. C'est ainsi qu'Anne MILHOU-ROUDIE s'est penchée sur les *artes moriendi* et sur les sermons des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles qui, en utilisant une « pédagogie de la peur » — pour reprendre l'expression de Jean Delumeau —, avec, à l'arrière-plan, la terreur inspirée par l'enfer, amènent à réfléchir sur les souffrances horribles du pécheur qui agonise. Dès lors, ayant changé de comportement, ayant modelé sa conduite sur celle du Sauveur, le chrétien éloigne de lui ces épouvantables visions et, devenu un « juste », ne peut qu'avoir une « bonne mort », sereine et consciente. Cette analyse est complétée par celle d'André GALLEGO sur l'*Oratorio de enfermos* (1580) de Juan Lorenzo Palmireno, véritable *meditatio mortis* destinée à soulager les souffrances des malades à l'agonie. Si la peur de la mort et du jugement dernier doit inspirer de salutaires considérations au chrétien, il n'en reste pas moins que l'auteur guide ses pas dès l'enfance et l'adolescence en lui fournissant une série de règles de conduite, de pratiques de dévotion et de considérations sur la mort qui peuvent lui permettre de mener une « bonne vie » et de se préparer ainsi à affronter dans les meilleures conditions possibles la dernière étape avant le salut éternel.

Cette obsession du macabre, que la pastorale de la peur post-tridentine va développer davantage et que les jésuites sauront si bien

2. Cf. cependant maintenant Fernando MARTÍNEZ GIL, *Muerte y sociedad en la España de los Austrias* (Madrid : Siglo Veintiuno, 1993).

3. Trois volumes publiés aux Publications de la Sorbonne : *Le corps dans la société espagnole des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles* (1990 ; « Travaux du C.R.E.S. », V) ; *Le corps comme métaphore dans l'Espagne des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles* (1992 ; « Travaux du C.R.E.S. », VII) ; *Le bandit et son image au Siècle d'Or* (1991 ; « Travaux du C.R.E.S. », VI).

4. Le sujet en était : *L'individu face à la société : quelques aspects des peurs sociales dans l'Espagne du Siècle d'Or* (les Actes sont sous presse).

5. A ce propos, cf. les travaux bien connus de Jean DELUMEAU : *La peur en Occident, XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles* (Paris : Fayard, 1978) ; Id., *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles* (Paris : Fayard, 1983).

utiliser, a conduit à toute une série de représentations iconographiques étudiées par Pierre CIVIL. Elles intègrent aussi bien emblèmes et hiéroglyphes que gravures sur bois ou peintures centrées sur le thème des vanités, thème que Valdés Leal développe dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, de manière si saisissante. Cadavres et squelettes, mais également têtes de morts et tibias croisés, spectacles de chairs en décomposition tels que les évoquent de même traités et sermons ont pour finalité d'orienter vers des conduites de conversion et de méditation. C'est de cet aspect que s'est parallèlement occupé Isabelle DARVES-BORNOZ, en s'appuyant sur une *comedia de santos* de Lope de Vega, *El cardenal de Belén*, achevée le 27 août 1610. Influencé peut-être par Greco, le dramaturge choisit le personnage de saint Jérôme, retiré dans le désert, pour provoquer une réflexion du spectateur sur la vanité des choses d'ici-bas et sur la nécessaire pénitence par laquelle l'anachorète réactualise l'agonie du Christ et se prépare ainsi à gagner le Ciel. La fugacité de la vie est suggérée par une tête de mort et un sablier, mais le saint vit intensément en rêve les affres des derniers moments et le jugement divin. Cependant, sa conduite ascétique le conduit à une mort exemplaire et sereine, visible sur la scène, sorte d'anticipation de la vie éternelle. La portée pédagogique d'une telle pièce est évidente et rejoint celle de la pastorale déjà évoquée.

Ce contact avec la mort, réelle ou symbolique, est celui que valorise Thérèse d'Avila, comme l'a montré Dominique DE COURCELLES. Pour la future sainte, il s'est agi d'un véritable processus initiatique — mort physique et mort spirituelle — au terme duquel, ressuscitée et convertie à une nouvelle vie mystique, elle a pris la décision de travailler visiblement dans le monde au salut des âmes, ce qui l'a conduite à fonder des couvents réformés mais aussi, par-delà l'acte d'obéissance à ses supérieurs, à transmettre par l'écriture son expérience et sa vérité.

Néanmoins, ces images terrifiantes de l'agonie et de l'enfer qui sous-tendent tant de représentations transmises par les textes et l'iconographie ne doivent-elles pas être mises en relation avec une série de croyances sur l'Au-delà et sur ceux qui en sont issus, spectres et fantômes ? C'est dans cette direction que s'est orienté le travail de José Enrique LAPLANA GIL. A travers la littérature du Siècle d'Or, il s'est efforcé de cerner les caractéristiques des diverses apparitions venues de l'Autre Monde et le rôle qu'elles ont joué aussi bien du point de vue idéologique que littéraire. Croisant les sources (populaires, théologiques, etc.), il a montré que deux formes d'apparitions se manifestent à travers les textes : le revenant annonciateur de la mort de la personne à qui il s'adresse et l'âme du défunt qui, par permission divine, vient notifier quelque châtiement du Ciel, mais également aider les vivants. Encore une fois, la valeur didactique du message transmis est évidente. C'est aussi ce qui apparaît dans deux farces du XVI<sup>e</sup> siècle dues à Diego Sánchez de Badajoz, la *Farce théologique* et la *Farce de la Mort*, étudiées par Françoise CAZAL. La première est construite suivant une division

binaire ; le début, sérieux, a un but didactique très clair : faire naître l'angoisse de la mort et provoquer la réflexion du pécheur ; la suite, burlesque, tend à permettre la domination de cette angoisse, sans que soit abandonnée la finalité première. La deuxième utilise l'allégorie de façon systématique, la mort étant présente sur scène face à trois personnages (le berger, le galant et le vieillard) et engageant le combat avec eux. Le ton est nettement plus sérieux, mais l'objectif est le même : la salvation du pécheur grâce à une dramatisation de l'affrontement entre le personnage principal et les autres.

Enfin, en contrepoint à tant de scènes et de discours macabres, il revenait à Robert JAMMES et à Marc VITSE d'inverser en partie les perspectives en étudiant la peur de la mort dans le *Criticón*. Les motifs précédents apparaissent bien dans la vaste allégorie de Gracián, notamment le thème de la fugacité de la vie et la nécessité de penser à la mort qui guette le « voyageur » de ce monde. Toutefois, le chapitre intitulé *La belle-mère de la vie*, qui met en scène dans un premier temps la mort et la peur qu'elle inspire (il commence dans l'effroi et la tristesse) se poursuit sur le mode joyeux et débouche non sur un « art de bien mourir » mais sur un « art de bien vivre ». D'après l'analyse qui nous est présentée, la morale de Gracián ne serait pas transcendante mais placée sous le signe de l'immanence, le châtement de la faute ou du vice n'étant pas situé dans l'Autre Monde mais dans celui-ci. Exception qui confirme la règle ? Au lecteur d'en juger.

Il n'en reste pas moins que la ligne dominante des textes et des documents iconographiques examinés est bien celle du désabusement et de l'ascétisme suscités par la peur de la mauvaise mort et des peines de l'enfer qui la prolongent. C'est ce que traduisent traités, sermons, œuvres théâtrales, gravures, représentations picturales, etc. Ce sont là des manifestations diverses de la « pédagogie de la peur » utilisée par l'Eglise, avec plus d'intensité après le Concile de Trente, et avec plus de vigueur en Espagne — champion de la catholicité — qu'ailleurs. C'est par là que passait l'emprise religieuse et ecclésiastique sur les esprits.

Augustin REDONDO  
(Université de la Sorbonne Nouvelle - C.R.E.S.)